Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

31 | 2020

L'idéal du musicien et l'âpreté du monde

David Graeber, *Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, trad. de l'anglais par Philippe Mortimer

Montreuil, Libertalia, 2019

Maurizio Esposito La Rossa et Vincent Guigueno

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/5212>

DOI : 10.4000/gradhiva.5212

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 2 septembre 2020

Pagination : 171-172

ISBN : 978-2-35744-131-6

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Maurizio Esposito La Rossa et Vincent Guigueno, « David Graeber, *Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, trad. de l'anglais par Philippe Mortimer », *Gradhiva* [En ligne], 31 | 2020, mis en ligne le 31 mars 2021, consulté le 01 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/5212> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.5212>

Ce document a été généré automatiquement le 1 avril 2021.

© musée du quai Branly

David Graeber, *Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, trad. de l'anglais par Philippe Mortimer

Montreuil, Libertalia, 2019

Maurizio Esposito La Rossa et Vincent Guigueno

RÉFÉRENCE

David Graeber, *Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, trad. de l'anglais par Philippe Mortimer. Montreuil, Libertalia, 2019, 240 p.

NOTE DE L'AUTEUR

Les auteurs remercient Sylvain Pattieu, maître de conférences en histoire (université Paris 8), David Chaunu, historien (université Paris-Sorbonne) et chercheur doctorant au musée du quai Branly-Jacques Chirac (2018-2019), ainsi que Julien Brachhammer, respectivement participants et organisateur d'une rencontre consacrée aux pirates, entre histoire et fiction, au salon de lecture Jacques-Kerchache, le 14 février 2019. La présente note de lecture est inspirée par une deuxième séance de « piratologie » organisée le 10 mars 2020 autour du livre de David Graeber, en présence de Nicolas Norrito (éditions Libertalia).

- 1 En 1724, un certain capitaine Charles Johnson publie à Londres *A General History of the Robberies and Murders of the Most Notorious Pyrates and also their Policies, Discipline and Government*¹. Chacun des dix-sept chapitres qui composent le volume raconte l'histoire d'un capitaine et de son équipage, parmi lesquels Rackham le Rouge et les femmes pirates, Mary Reed et Ann Bony, Edward Teach, plus connu sous le nom de Barbe noire, ou encore Henry Avery, devenu roi à Madagascar. Quatre ans plus tard, alors que le premier tome a connu un grand succès, Johnson en ajoute un second, dont deux chapitres sont consacrés à l'utopie pirate de Libertalia.
- 2 En 1700, après moult péripéties, le capitaine Olivier Misson, noble provençal devenu pirate, et Angelo Caraccioli, un prêtre italien défroqué, auraient fondé une république égalitaire au nord de Madagascar : Libertalia. Au sein de cette communauté de pirates et d'affranchis, l'esclavage est aboli, les décisions sont discutées collectivement et les biens sont mis en commun. Mais l'expérience tourne mal : les Malgaches, tenus à l'écart de la colonie, attaquent ses habitants, tuant Caraccioli et obligeant Misson et ses hommes à rembarquer précipitamment. L'un d'entre eux « alla mourir à La Rochelle. C'est dans ses papiers que l'on découvrit le manuscrit français de la vie de Misson qui me fut transmis par un correspondant et ami », écrit Johnson². L'auteur des vies de pirates prétend donc avoir appris l'existence de Libertalia grâce à une archive aussi introuvable que le cryptogramme dévoilant les coordonnées du trésor de la Buse³.
- 3 L'histoire de Libertalia serait sans doute restée confidentielle si, dans les années 1930, un professeur de littérature de l'université d'Indiana, John Robert Moore, ne lui avait attribué une paternité prestigieuse, celle de Daniel Defoe (1660-1731). Sur la base de considérations stylistiques et biographiques, Moore affirme que l'auteur de *Robinson Crusoé* (1719) se cache derrière le pseudonyme de Charles Johnson, une hypothèse discutée depuis par les historiens et les spécialistes de littérature anglaise⁴. En effet, *L'Histoire générale des plus fameux pirates* est considérée comme une source bien

documentée : son auteur, sans doute marin lui-même, connaît la piraterie par la presse, les comptes rendus de procès, voire des témoignages de première main. Or le nom de Defoe, auteur de plusieurs romans dont les héros sont des pirates installés à Madagascar, met sérieusement en doute sa fiabilité⁵. Le statut des textes de Johnson/Defoe, entre histoire et fiction, est fondamental pour comprendre le projet de David Graeber.

- 4 Celui-ci commence par nous rappeler que l'historien de Madagascar Hubert Deschamps (1900-1979) fut l'un des premiers universitaires à prendre au sérieux les textes du capitaine Johnson, introduisant dans le monde académique le récit de Libertalia et insistant sur le rôle des descendants de pirates dans la fondation du royaume des Betsimisaraka⁶. Dans la foulée de Mai 1968, inspiré par « le scrupuleux capitaine Johnson⁷ » et le livre de Deschamps, l'écrivain et journaliste Gilles Lapouge lance la théorie du pirate libertaire qui va connaître un vif succès. À partir des années 1980, des historiens engagés – Christopher Hill, Marcus Rediker –, cités par Graeber, convoquent Defoe pour proposer une vision nouvelle de la piraterie anglo-saxonne des XVII^e et XVIII^e siècles. Les pirates ne sont plus des bandits de haute mer sans foi ni loi, mais des prolétaires en lutte contre l'ordre capitaliste et colonial qui s'établit aux Antilles, en Amérique et dans l'océan Indien⁸. Dans cette perspective, écrit Graeber, « le mythe de Libertalia, utopie pirate en actes, [reste] une source inépuisable d'inspiration parmi la gauche libertaire⁹ ». Dans l'introduction à la traduction française de *L'Histoire générale des plus fameux pirates*, publiée en 1990, Michel Le Bris, écrivain et éditeur issu de la Gauche prolétarienne, fait des pirates « les anges noirs de l'utopie¹⁰ », appelant de ses vœux la découverte prochaine de Libertalia, un espoir bientôt anéanti par les archéologues et les historiens. Ajoutons qu'en 2007 est fondée une maison d'édition éponyme qui publie aujourd'hui l'essai inédit de David Graeber¹¹.
- 5 Ce texte s'inscrit au carrefour de ses engagements politiques et de son premier terrain d'anthropologue, puisqu'il a consacré sa thèse dirigée par Marshall Sahlins aux pratiques magico-religieuses et à la mémoire de l'esclavage à Madagascar¹². Dès l'introduction, Graeber s'écarte des controverses sur le mythe littéraire de Defoe pour s'intéresser à « ce qui s'est réellement passé sur la côte nord-est de Madagascar [...] lorsque plusieurs milliers de pirates s'y établirent » (p. 19). Leur installation sur l'île à la fin du XVII^e siècle est un fait connu, en particulier à Sainte-Marie, où un certain Baldrige établit en 1690 une colonie destinée au commerce et à la traite. L'historiographie, stimulée par les écrits de Marcus Rediker, insiste aujourd'hui sur le rôle crucial des pirates, à terre comme en mer, dans le développement des colonies¹³. Pour l'historien Rafaël Thiébaud, auteur d'une thèse récente sur la traite des esclaves à Madagascar, les flibustiers « ont jeté les bases de toute interaction à venir entre des communautés malgaches peu fréquentées et les Européens », contribuant à la création de royaumes puissants sur le littoral, les Sakalava du Boina et les Betsimisaraka¹⁴. Graeber s'intéresse uniquement à ces derniers et à leur roi, Ratsimilaho, fils d'un pirate et d'une Malgache, dont la vie est contée dans une biographie inédite, conservée à la British Library. Celle-ci a été rédigée en 1805 par un armateur négrier malouin, Nicolas Mayeur (1747-1809), bon connaisseur de Madagascar où il vécut vingt-cinq ans. En s'appuyant sur cette source jugée fiable, les spécialistes voient en Ratsimilaho un entrepreneur politico-militaire, fin stratège, dont le règne correspond au basculement vers l'est de la Grande Île des circuits de commerce et de traite, avec le développement des colonies françaises dans les Mascareignes (aujourd'hui Maurice et La Réunion)¹⁵. La

lecture de Mayeur proposée par Graeber est radicalement différente car elle entend dépasser la vision d'une cohabitation, plus ou moins pacifique, entre communautés pirates et malgaches. Il considère ainsi Betsimisaraka non comme un royaume mais une confédération, « une expérience politique annonciatrice des Lumières, une synthèse créative de la gouvernance pirate et de certains éléments les plus égalitaires de la culture politique traditionnelle de Madagascar » (p. 32).

- 6 Dans une première partie, Graeber revient sur plusieurs « royaumes » pirates de Madagascar dont la fortune littéraire fut immédiate au début du XVIII^e siècle, d'où, d'emblée, la difficulté de départager vérité et fiction. Prenant l'exemple de Sainte-Marie, il affirme que les pirates, même quand ils pratiquent la traite, sont mieux acceptés par leurs voisins malgaches que les colons installés par les compagnies. Ils apportent en effet des produits recherchés et, portés par le désir de ne pas reproduire l'ordre social occidental, ils s'intègrent à la société locale, en particulier par les liens matrimoniaux. Graeber identifie ainsi une vraie Libertalia. Fondée en 1707 par le capitaine Nathaniel North à Amboinavola, également connue sous le nom de Foulpointe. North devient le médiateur des conflits entre Malgaches, selon le capitaine Johnson/Defoe, unique source de Graeber pour décrire ces scènes de la justice rendue par les pirates. D'autres récits sensationnels mettent en scène des pseudo-rois – Henry Avery, John Plantain –, dans lesquels Graeber note la présence d'un officier appelé « Tom le mulâtre ». S'agirait-il de Ratsimilaho ?
- 7 Répondant par l'affirmative, Graeber affirme que ce ne sont pas les descendants métis des pirates, les *zana-malata*, qui créèrent la confédération betsimisaraka mais bien les Malgaches eux-mêmes, dont les institutions auraient évolué au contact des flibustiers. Il entend en donner la preuve dans les deux chapitres suivants, en reprenant l'histoire de « la venue des pirates du point de vue malgache ». Convoquant Marshall Sahlins, Graeber fait du pirate l'une des figures, classiques en anthropologie, de l'« étranger-roi », dont l'apparition aurait permis une émancipation des femmes malgaches¹⁶. Croisant les récits historiques et les observations ethnographiques, il affirme que les épouses malgaches des pirates, les *vadimbazaha*, devinrent des commerçantes prospères dans les villes portuaires. La dernière partie du livre propose une relecture des rares sources disponibles pour tenter d'esquisser le projet politique de la confédération betsimisaraka, occulté par la personnalité charismatique de son initiateur, Ratsimilaho. En s'appuyant à nouveau sur Mayeur, Graeber cherche à montrer que, derrière le récit épique d'un métis devenu roi, sorte d'« Iliade malgache » (p. 169), l'anthropologue peut déceler les signes d'un pouvoir non pas confisqué par un seul homme, mais bien égalitaire. Si, en effet, dans le contexte des guerres locales, Ratsimilaho se présente en tant que chef de guerre face aux ennemis, au sein de la confédération, en revanche, chacun occupe la même position et a le même droit de parole (selon une dynamique similaire à celle existant sur les navires pirates). Pour le démontrer, Graeber s'appuie en particulier sur la description d'une assemblée, le grand *kabary*, au cours de laquelle tous les membres de la confédération – exception faite des femmes – prennent la parole et à l'issue de laquelle est célébré un rituel d'alliance politique, finement décrit par Mayeur comme une « synthèse entre les rituels traditionnels malgaches de prestation de serment et ceux des pirates en même matière » (p. 156). Cet événement permet à Graeber de corroborer l'hypothèse selon laquelle, d'une part, la confédération betsimisaraka fonctionnait comme une protodémocratie, d'autre part, que ce modèle démocratique avait été importé à Madagascar par les pirates.

- 8 La démonstration est-elle convaincante ? S'il n'apporte aucune preuve directe, le livre engage à une lecture anthropologique attentive des sources disponibles, y compris de textes de fiction. Mais le sauvetage à tout prix de la réalité historique de Libertalia interroge. Mettant une pierre dans le jardin de la « tradition occidentale » (p. 11), l'essai de David Graeber, plus politique qu'historique, s'inscrit dans un projet de relecture radicale des Lumières. Il en a tracé le programme avec l'archéologue David Wengrow dans ses livres ou ses articles, en particulier ceux parus dans la *Revue du MAUSS*¹⁷. Graeber assume donc la part de provocation contenue dans le titre même de son livre, en forme d'oxymore. On peut cependant noter qu'*in fine*, ce sont les pirates, pour la plupart blancs et européens, qui apportent leurs « lumières » aux peuples malgaches. La démonstration repose sur un postulat séduisant, mais jamais véritablement démontré : le navire pirate de la fin du XVII^e siècle serait le foyer d'une utopie politique égalitaire. Il affirme que ses principes et ses rituels – boire de la poudre de canon mélangée à de l'eau de mer – se seraient hybridés au contact des Malgaches pour donner naissance à la confédération betsimisaraka, la « vraie Libertalia », née et morte avec son fondateur, Ratsimilaho. Même s'il lui préfère l'anonyme capitaine Johnson, Graeber s'inspire fortement des écrits attribués à Daniel Defoe, dont l'ombre plane sur l'histoire de la Libertalia malgache.
- 9 Dans la préface à la récente réédition de ses *Pirates*, intitulée « Vers la mer promise », Gilles Lapouge admet que l'utopie de Libertalia « est sortie de la cervelle de Daniel Defoe » : « Est-il besoin de dire que cette rectification m'a fait de la peine ? Elle ampute la piraterie d'un de ses moments les plus rares, mais je ne crois pas nécessaire de congédier pour autant le capitaine Misson [...]. Je m'y refuse [...]. Demain, d'autres chercheurs prouveront peut-être que le village malgache du capitaine Misson exista en effet¹⁸. » À bien des égards, David Graeber répond à cet appel en voulant faire entendre la voix des pirates d'hier et des intellectuels d'aujourd'hui, lancés à l'abordage « de l'argent-roi, du sécuritaire triomphant, du libéralisme et des égoïsmes généralisés¹⁹ ! » « Tremblez puissants, nous ne ferons pas de quartier²⁰ ! »

NOTES

1. Voir l'édition critique établie par Manuel Schonhorn, *A General History of the Pyrates*, New York, Dover Publications, 1999 [1972].
2. Daniel Defoe, *Histoire générale des plus fameux pirates*, trad. de l'anglais par Guillaume Villeneuve, Paris, Phébus, 1990 [1724], t. II (*Le Grand Rêve flibustier*), p. 111.
3. Dans *Le Chercheur d'or* (Paris, Gallimard, 1985), Jean-Marie Gustave Le Clézio raconte l'histoire de son grand-père en quête du trésor de ce pirate sur l'île de Rodrigues.
4. John R. Moore, *Defoe in the Pillory and Other Studies*, Bloomington, Indiana University Press, 1939.
5. Lire par exemple sa « biographie » fantaisiste de Henry Avery (*The King of Pirates: Being an Account of the Famous Enterprises of Captain Avery, the Mock King of Madagascar*, Londres, A. Bettesworth, 1720) ou bien *The Life, Adventures and Piracies of the Famous Captain Singleton*, Londres, J. Brotherton..., 1720.

6. Hubert Deschamps, *Les Pirates à Madagascar*, Nancy, Berger-Levrault, 1949.
7. Gilles Lapouge, *Les Pirates*, Paris, André Balland, 1969, p. 63.
8. Marcus Rediker, *Pirates de tous les pays*, trad. de l'anglais par Fred Alpi, Montreuil, Libertalia, 2011 [2004].
9. *ibid.* : 9.
10. Daniel Defoe, *Histoire générale des plus fameux pirates*, trad. de l'anglais par Henri Thiès et Guillaume Villeneuve, Paris, Phébus, 1990 [1724], t. I (*Les Chemins de fortune*), pp. 9-35. Remarquons que Le Bris officialise, en français, l'attribution du livre à Defoe.
11. À noter que les travaux sur la piraterie et l'esclavage de Marcus Rediker furent traduits et édités chez Libertalia, qui se donne « pour objectif d'armer les esprits et de les préparer à des lendemains solidaires et libertaires » (présentation du livre de David Graeber sur le site de l'éditeur).
12. Cette thèse, soutenue en 1996, a été publiée sous le titre *Lost People: Magic and the Legacy of Slavery in Madagascar*, Bloomington, Indiana University Press, 2007.
13. Pour l'Atlantique et les Caraïbes, la démonstration en est faite par Mark G. Hanna dans *Pirate Nests and the Rise of the British Empire, 1570-1740*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2015.
14. Rafaël Thiébaud, *Traite des esclaves et commerce néerlandais et français à Madagascar (XVII^e et XVIII^e siècles)*, université Paris 1-Vrijet Universiteit Amsterdam, 2017, p. 122.
15. Stephen Ellis, « Tom and Toakafo: The Betsimisaraka Kingdom and State Formation in Madagascar, 1715-1750 », *Journal of African History* 48, 2007 : 439-455.
16. Graeber reprend ici une thèse développée dans l'un des chapitres du livre qu'il a cosigné avec Marshall Sahlins, *On Kings*, Chicago, HAU Books, 2017. Marshall Sahlins a formulé cette thèse dans un article intitulé « The Stranger-King: Or Dumézil among the Fijians » (*The Journal of Pacific History* 16 (3), 1981 : 107-132), puis dans « The Stranger-King or Elementary Forms of the Politics of Life » (*Indonesia and the Malay World*, 36 [105] : 177-199).
17. David Graeber, « La sagesse de Kandiaronk : la critique indigène, le mythe du progrès et la naissance de la Gauche », *Revue du MAUSS permanente* [en ligne], 28 septembre 2019, disponible sur : <http://www.journaldumauss.net/./?La-sagesse-de-Kandiaronk-la-critique-indigene-le-mythe-du-progres-et-la> (consulté le 19 mars 2020).
18. Gilles Lapouge, *Les Pirates*, Paris, Phébus, 2012, p. 5.
19. Notice de présentation du livre de David Graeber sur le site de son éditeur.
20. *ibid.*

AUTEURS

MAURIZIO ESPOSITO LA ROSSA

maurizio.espositolarossa[at]quaibranly.fr

VINCENT GUIGUENO

vincent.guigueno[at]quaibranly.fr